

FOUG

Par Maurice BEKOUASSA

1. LES TRACES DE L'HISTOIRE



La porte haute ou Saint-Georges fermait l'accès du bourg à cet endroit. Elle a été démolie en 1742 et la statue de saint Georges a été posée sur la maison de droite (haut de la rue François Mitterrand).



En descendant les plus hautes rues du village, on arrive ensuite à un endroit appelé Chaoué (mot du patois lorrain qui signifie grosse averse). Lors du premier contournement de Foug, en août 1840, le lavoir du Chaoué est déplacé et couvert. Les eaux de source du Chaoué se déversaient dans le **gayoir** ou **aigayoir** (réserve d'eau pour faire boire ou laver les animaux) (ci-contre en haut).



Suite à la noyade, en 1927, du jeune Ridoz, surnommé «**Boi-Boîte**», (la boîte de conserve avec laquelle il jouait toujours au football, - d'où son surnom -, venait de tomber dans l'aigayoir ; il essaya de la retrouver et se noya). Le 27 décembre 1930, la commune décide de le remblayer avec les terres des travaux de la RN4.



À gauche de ce Chaoué, la route de Laneuveville-derrière-Foug, autrefois appelée «**la Petite Foug** ». En l'empruntant, on passe devant l'un des deux seuls bâtiments construits «**extra muros** » (hors des murailles du bourg) au Moyen-âge, c'est l'**octroi** qui permettait de récupérer des droits sur les marchandises qui entraient dans la localité.



Dominant le Chaoué, la côte du château dit «**de la Reine Blanche**», site de présence humaine préhistorique. L'union antéhistorique de la Moselle et de la Meuse avait cessé de se produire lorsqu'apparurent les hommes du paléolithique dans la contrée située entre ces deux rivières. Remontant la Meuse, ils avaient établi leurs stations à Spy, Furfooz, Cumières, Kœur, Commercy. Il était logique de penser qu'arrivée à l'ancien confluent de la Haute-Meuse avec la Moselle, une de leurs tribus avait remonté la vallée de cette dernière, c'est-à-dire longé les marais de Pagny-sur-Meuse et de Lay-Saint-Rémy et suivi le chemin tout tracé que lui offrait la trouée d'érosion du Val de l'Âne pour gagner la Haute-Moselle, Pierre-la-Treiche et Maron. Sur Foug, ils établirent leur **vallum** (hutttes entourées de palissades) sur l'éperon rocheux et construisirent une levée de terre qui barra toute la largeur du plateau, seul endroit facilement accessible.



Sur cette carte postale, il ne s'agit pas de **ruines du château**, construit en 1218, par Henri II, comte de Bar, à l'emplacement de l'éperon barré préhistorique, car il a été rasé, fin 1635, par Louis XIII et Richelieu, lors de la guerre de Trente ans (de 1631 à 1661 en Lorraine). Il s'agit de la baraque de chasse de M. Baranowski qui s'est écroulée en 1930.



Cliché Michel LAMAZE

Plus bas, vers le centre du bourg ancien, on trouve les traces de l'ancien château de la Tour d'Affléville, construit au XI^e siècle, qui a appartenu au marquis de Liney puis à la famille de Haldat du Lys. En 1950, il ne restait que **la tour de la salle d'armes** aujourd'hui décapitée.



En face de cet ancien château, on accède par la rue de la Haute Cour, appelée ainsi parce qu'elle se terminait en cul-de-sac, dans la **rue de la caserne Vauban**. Que vient faire Vauban dans une caserne à Foug ?

Le futur maréchal de France, Sébastien Le Pestre, marquis de Vauban (1633-1707), en 1659 à l'âge de 26 ans, fut nommé capitaine au régiment de la Ferté (compagnie de Nancy) en garnison à Toul et prenait ses quartiers d'hiver dans la prévôté de Foug où ses soldats étaient répartis dans les 26 villages de la prévôté vers la fin de la guerre de Trente ans, au moment où la paix commençait à peine et où la France occupa notre duché de Lorraine et de Bar. Vauban appréciait beaucoup la

chasse et la vallée de l'Ingressin à cette époque était très giboyeuse. Le fait qu'il chassait souvent dans cette vallée lui donna l'idée de recréer l'ancien passage de la Moselle vers la Meuse, par un canal. L'idée ne fut pas mise en application telle quelle, mais reprise en grande partie pour le canal de la Marne-au-Rhin en 1840.

Une place et une ruelle ont été marquées par le pas-



sage des militaires de Vauban dans cette caserne, en effet, **la place de la Belle l'Appelle** rappelle que les prostituées suivaient souvent les militaires et « la belle appelle le beau militaire ». Auparavant, elle portait un moins joli nom, place du Puty (putain).

A gauche de la boulangerie et face à la Mairie, **la**



ruelle du Bouge Grave : un bouge à cause des prostituées. Cette ruelle a même donné naissance à une chanson dont je n'ai pas retrouvé les paroles.

La mairie, construite en 1846, avec son drapeau en



fer. Sur le sol de son rez-de-chaussée, on peut voir le blason du bourg, réalisé en carrelages fabriqués à Foug. On trouve, réunis dans ce blason, la croix de Lorraine et les barbeaux de Bar, en souvenir de l'accord signé au château dit « de la Reine Blanche » le 20 mars 1419 entre Louis, cardinal de Bar et Charles II, duc de Lorraine, lassés des guerres du passé entre les deux duchés, décidés à unir les deux duchés, par le mariage d'Isabelle fille du duc de Lorraine et René d'Anjou, comte de Guise, héritier du duc de Bar.

Dans cet accord, il est stipulé que le duc de Bar devra remettre à René, ville, prévôté et châtelainie de Foug. René devint le premier duc de Lorraine et de Bar.

Le blason : « De sable à la croix de Lorraine d'ar-



gent et, sur le tout, un écu d'azur chargé de deux barbeaux adossés d'or accompagnés de quatre croix recroisetées au pied fiché d'or, côtoyé de quatre croix de Lorraine d'argent ». Le sable ou noir, c'est la science, la modestie, l'affliction. L'argent ou blanc, c'est la loyauté, la franchise, l'innocence. L'azur ou bleu, c'est la majesté, la beauté, la sérénité. L'or ou jaune, c'est la richesse, la force, la foi, la pureté, la constance.

L'abbaye de Gorze fondée en 749 par le cousin de



Charlemagne, l'évêque Chrodegang, eut une grande influence religieuse dans nos contrées. Elle essaima vite et créa dans ce VIII^e siècle, le prieuré de Foug, **prieuré Notre-Dame**, situé entre la rue Albert Pierre et la rue Prosper Boucher, qui appartenait à la confrérie du même nom de moines bénédictins appelés « **moines noirs** », parce qu'ils portaient une tunique noire serrée à la ceinture par un ceinturon de cuir qu'ils recouvraient d'un grand scapulaire (pièce d'étoffe que plusieurs ordres religieux portent sur les épaules, au dessus des vêtements) également noir, muni d'un capuchon. Les moines furent à l'origine de ces paroisses leur rôle était tout aussi matériel (centre d'exploitation) que spirituel.



Une **Vierge à l'Enfant**, classée Monument Historique, ornait l'angle de ce prieuré.

Une **Vierge à l'Enfant**, classée Monument Historique, ornait l'angle de ce prieuré.

L'abbaye Notre Dame s'est transformée au début du XVII^e siècle en siège de la **justice prévôtale** et devint le lieu où s'exerçait la juridiction du maître échevin de la ville.



En 1263, la chapelle du marquis de Liney, propriétaire du château de la Tour d'Affléville, est démolie pour y construire une église (l'ancienne) ; elle se trouvait à gauche de l'actuelle, à la place des maisons de droite dans la **rue du Clair de Lune**.



En creusant un puits dans la première de ces maisons, on a retrouvé des pilotis sur lesquels cette église était construite, le terrain étant formé d'éboulis argileux et mouvants.

Son parvis était orienté vers le sud, le chœur au nord (au lieu de l'est), le bâtiment s'avancait jusqu'à la façade actuelle et on y accédait par la rue Prosper Boucher. Elle était dédiée à saint Nicolas.

Vers la fin du XVII^e siècle, l'ancienne église, était devenue trop petite pour contenir les paroissiens. Ils étaient obligés d'assister aux offices à l'entrée des portes, sous les fenêtres ou dans le cimetière qui l'entourait. Les habitants se sont résolus à détruire leur église et à en reconstruire une plus spacieuse et en obtiennent l'autorisation en 1702.

Le 17 février 1703, le curé François Chodron, le prévôt Flutot et le maître échevin Guillaume procèdent à l'inventaire de la vieille église. L'architecte Joseph Salmon soumissionne pour 22.000 F et s'engage le 27 avril à construire **la nouvelle église « de neuf bien dûment comme il appartient à des ouvriers et gens de connaissance »**, à côté et au levant de l'ancienne.



taille du château dit de la Reine Blanche, déjà construit par les pierres de Savonnières (quatre chapiteaux de type corinthien à l'intérieur de l'église seraient de Savonnières) et les bois de charpente.

Le 19 novembre, la communauté de Foug demande que les décimateurs, qui en avaient approuvé devis et plans, donnent le tiers des fonds et soient chargés de son entretien comme pour l'ancienne église.

Le 24 mai 1704, la Cour condamne le séminaire et la congrégation à indemniser la Communauté, chacun en proportion de leur part. Les travaux marchent alors rapidement, l'église devant être prête pour la Toussaint 1704. La veille de la consécration, un grand autel est dressé près du portail. Une garde d'honneur y passa la nuit en prières et les cérémonies furent grandioses.

En 1768, Foug comptait une population de 250 feux (foyers). À cette époque, chaque dimanche, après la messe, le prévôt, assisté de six notables les plus marquants du bourg, réunissait tous les habitants sur **la place Marbourg** (à l'époque plantée de marronniers) et sur une estrade placée dans le haut de la place, un crieur annonçait les nouvelles et le prévôt distribuait



On lui permit de prendre les matériaux qu'il pourrait trouver sur le ban de Foug, telles les pierres de



les amendes aux contrevenants de ses ordres ; il écoutait les plaintes et jugeait les différends concernant des terrains (à cette époque, il n'y avait pas de cadastre). Le nom « **Marbourg** » serait un concentré de «**Marché du Bourg**». Dans la rue Marbourg se trouvait, au Moyen-âge, la Masure qui était, avant la Révolution, la Maison aux Dîmes. C'est là que les Jésuites de Nancy et le curé de Foug, décimateurs, engrangeaient leurs parts de dîmes en grain.

Souvent à court d'argent liquide, le comte de Bar fit venir à Foug, centre déjà important à cette époque, des Juifs et des Lombards, sorte de banquiers qui demeurèrent dans la rue des Juifs (aujourd'hui devenue par



corruption **rue des Jeux**.). L'un de ces Juifs s'appelait Hakin et consentit un prêt, sous caution du duc de Lorraine, au sire du Châtelet (septembre 1277). Le comte eut souvent recours aux bons offices de ces banquiers. Il y avait également, la « ruelle la Maréchancier les Lombards » où se trouvait, leur appartenant, une écurie pour dix chevaux.

Presque à côté, l'ancienne rue Saillon, devenue rue Petite Rue devient en 1931, rue Petite Rue Notre-Dame en souvenir de la deuxième porte qui fermait Foug au Moyen-âge, porte Basse ou Notre-Dame. (rue F. Mitterrand). Sur celle-ci, il y avait **une statue en bois polychrome**.



Dans cette rue, il y avait également **la maison de la dîme des vins**.



Après cette rue, on trouve cette porte de l'ancienne **Hostellerie de la Couronne** datant du XVII^e siècle ; sa devise gravée sur le fronton : « **NVL BIENS SANS PEINE, PAIX SOIT EN CEST MAISON ET TOVT CEVX QUI ABITTERONT - 16*19** »

En haut de la rue Général de Gaulle, cet immeuble au début du XX^e siècle s'est vu coiffé **d'une terrasse couverte**, par son propriétaire, M. René Mosbach qui venait de décider de ne plus habiter à la ferme de Savonnières, mais souhaitait pouvoir observer l'avancée des travaux de son fermier depuis chez lui.





Dans la rue Général Leclerc, ce bâtiment au toit pointu, c'est le **château Griffon**, basse-cour et pigeonnier du château de la Reine Blanche qui lui était relié par un souterrain et était le second bâtiment existant « extra muros » au Moyen-âge.

Il a existé un **moulin hydraulique banal** (les habitants ne peuvent aller moudre leur grain à un autre moulin que celui désigné, sous peine d'amende) à Foug, actuellement place de la Louvière (piège à loup) : il tournait avec les eaux des sources des Lavaux et longeait les fortifications (rue des Remparts puis Raymond Poincaré) pour arriver à l'angle de la rue Général de Gaulle. Malheureusement ce moulin a occasionné à plusieurs reprises la peste et le choléra.



En 1530, puis en 1535, les habitants en demandèrent la démolition au duc de Lorraine qui y consentit. En 1556, Jacques de Billy et sa femme Laurence Grégoire donnent leurs lettres reversales (un engagement souvent financier, contre une concession) moyennant un cens (redevance) de 12 francs barrois, pour être autorisés à le reconstruire sur les eaux de l'Ingressin, d'où le nom de **Neuf Moulin**.



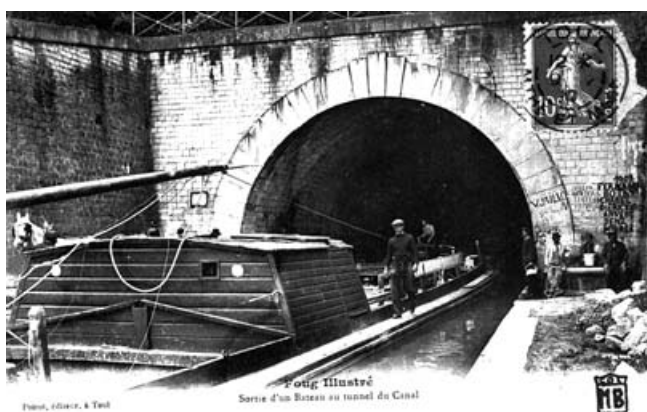
2. LES GRANDS TRAVAUX

Grands travaux 1838-1855 : La France, suite aux demandes répétées de députés de l'Est, décide de lancer des grands travaux. Beaucoup d'habitants de Foug ont été embauchés pour ces travaux. Et les commerces locaux ont profité de la venue d'ouvriers spécialistes, venus de la région parisienne. Pour Foug, il y eut :

Le canal de la Marne au Rhin : Ce canal au gabarit Freycinet (Charles Louis de Saulces de Freycinet (1828-1923), collaborateur de Gambetta, ministre des travaux publics de 1877 à 1879 a initié un vaste programme de voies de communication), avec des



péniches de 38,50 mètres de long sur 5,05 mètres de large a donné lieu à une grande variété de travaux : des écluses, deux gares à bateaux, une grande pour le stationnement et une petite pour l'attente à l'entrée du souterrain ; la population de Foug augmente grâce aux travaux dont ceux du souterrain, appelé **la voûte** par les marins, percé en 1845 à travers 866 mètres de côte entre Lay-Saint-Rémy et Foug.



Les travaux ont été compliqués par la mauvaise qualité du sol et par des nappes d'eau. L'épaisseur de la maçonnerie de la voûte est de 1,40 mètre ; elle est en moellons venant de la Meuse et en mortier de chaux hydraulique fabriqué avec les matériaux de la galerie.



Ce souterrain a fait gagner cinq écluses et a fait travailler de nombreux habitants. Le halage des bateaux sous la voûte se fait d'abord à mulets (qui n'empruntaient pas le souterrain et montaient la colline d'où le chemin des Mulets) puis à cheval. La guerre de 1914-1918 ayant réquisitionné tous les chevaux, on installa en 1916 **un treuil électrique** puis on fit fabriquer dix trolleys adaptés à la taille du souterrain.



La mise en eau du canal et son inauguration eurent lieu en 1851, mais le niveau de l'eau ne monta que lentement. De plus, on se rendit compte très vite que le canal manquait d'eau. On décida également de relever



le niveau d'eau de 1,60 m à 2 m entre Toul et Void, ce qui nécessita également plus d'eau. Pour ce faire, **une rigole d'alimentation**, partant de Pierre-la-Treiche, a pour objet d'envoyer, à l'entrée du souterrain dans le bief de partage, des eaux de la Moselle destinées au remplacement des pertes par les infiltrations ou les éclusées. Cette rigole en terre a été bétonnée afin d'assurer la quantité d'eau nécessaire et d'éviter d'inonder les riverains.

Le chemin de fer de Paris à Strasbourg : En 1833, les députés de l'Est de la France arrivent à obtenir une nouvelle ligne de chemin de fer de Paris à Strasbourg. Par décision du 24 juin 1842, l'ingénieur Charles Etienne Collignon, déjà chargé de la construction du canal de la Marne-au-Rhin, est chargé du projet de chemin de fer.



Les terrains achetés pour entreposer les déblais du canal serviront à la construction des lignes de chemin de fer. En novembre 1845, la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est obtient la concession de la ligne Paris-Strasbourg et dès lors les travaux vont commencer.

Son souterrain entre Foug et Lay-Saint-Rémy mesure 1 122 mètres et a été percé en 1852.



Le 25 novembre 1845, adjudication de la ligne au profit de Despans de Cubières et consorts (Compagnie du Chemin de Fer de Paris à Strasbourg). La ligne Paris-Strasbourg est ouverte le 5 juillet 1849 et inaugurée par Louis Napoléon le 17 juillet 1852.

La gare de Foug, est ouverte le 19 juin 1852 Le 17 septembre 1853 est créée la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est qui reprend l'ancienne compagnie.

La Route Royale N°4, qui passait par le centre de Foug fut l'objet d'un **contournement** en 1840, créant, au début, une violente crise, due surtout à la conséquence, sur le commerce local, du contournement de tout le trafic de la cité.

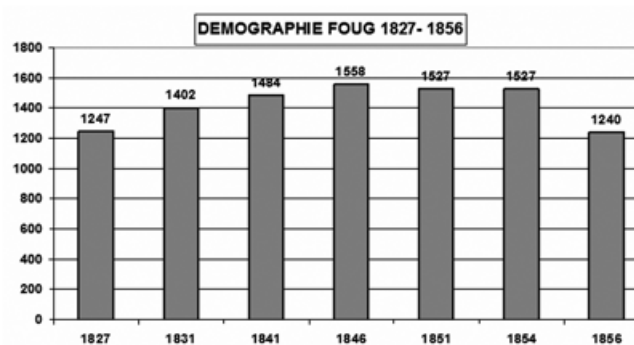
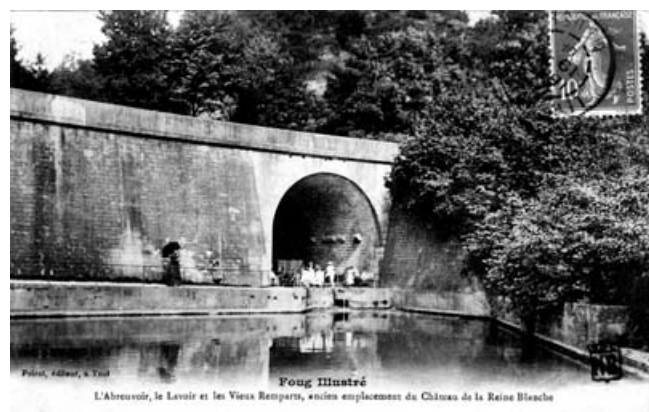




Le chef de chantier (un provençal), se fit construire une maison en bout de l'actuelle rue Général Leclerc. Les habitants l'appelèrent **rue du Provençal**.

En août 1840 le **Chaué** est couvert pour ce contournement. En fait, ces nouvelles voies de communication ont contribué au développement de Foug en facilitant l'implantation d'usines comme celle de carrelages ou celle des fonderies et développé la démographie de manière importante.

En 1840, nous trouvons 1447 habitants, puis 1500 en 1843 puis 1700 en 1849.



3. DE LA VIGNE À L'INDUSTRIE

Vers le milieu du II^e siècle ap. J.C, après deux cents ans de la « **Pax Romana** », le paysage était sensiblement le même qu'aujourd'hui, mais de nouvelles cultures d'origine méditerranéenne étaient apparues, en particulier la vigne qui prit possession des côtes les plus ensoleillées et le vin qu'elle produisait contribua à la prospérité de habitants.

pour toute la commune. Il y avait également un droit de pressoir banal : tous ceux qui avaient des vignes sur le ban de Foug étaient obligés d'y pressurer leur récolte. Le vin de Foug avait, à cette époque, bonne réputation et le duc de Bar, qui dirigeait Foug, attendait notre récolte pour fixer le prix de vente de ses vins.



Au Moyen-âge, il y avait le ban des vendanges où le prévôt et les échevins fixaient la date de vendange

Plusieurs quittances du XIV^e siècle, attestent que les chanoinesses d'Épinal avaient le droit de prendre annuellement trois muids (mesure de grains ou de

liquides variant selon les régions ; à Paris 18 hectolitres) de vin à Foug. Il semble résulter de différents titres que, à une époque reculée, le vin de Foug (ce bon vin rosé qui vous laissait la tête libre, en vous fauchant le jarret) jouissait d'une certaine réputation.

On trouve trace dans **les cartes postales anciennes** du début du XXe siècle, de l'importance de la vigne à Foug.



Le **Syndicat Vinicole de Foug et des côtes de Toul** fut créé en octobre 1901 date à laquelle lui fut attribuée, par la commune, sa première subvention.



Aujourd'hui, on peut encore trouver quelques **maisons de vigneron** qui n'ont pas connu de modifications depuis le début du XXe siècle, mais il en reste peu.





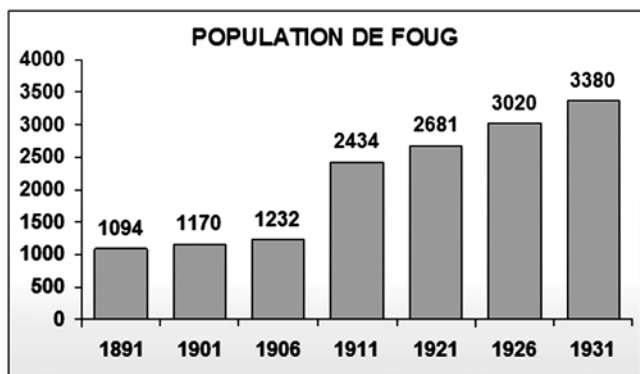
Malheureusement, le phylloxera s'attaqua à la vigne faouine en signant la fin du vignoble de Foug vers 1904. Beaucoup de vignerons partiront dans la

région parisienne pour trouver du travail. **Aujourd'hui, il ne reste qu'une ou deux vignes** pour rappeler la richesse passée de Foug.

En 1897, une usine venait s'implanter sur le territoire pour y fabriquer des carreaux et pavés céramiques en grès non vitrifié. Camille Cavallier, président de la Société des Hauts Fourneaux et Fonderies de Pont-à-Mousson en septembre 1905, constatant que son usine de Pont-à-Mousson, comme beaucoup d'usines de la vallée de la Moselle, était en grève avec des piquets de grève tournant, d'une usine à une autre, qui essayaient d'empêcher le personnel d'entrer dans les usines, décide de créer l'usine de Foug entre le canal et le chemin de fer.

4. L'USINE DE CARRELAGES.

Contrairement à ce que pensaient les Faouins lors du contournement de la route royale N°4, ces nouvelles voies de communication ont contribué, d'une manière importante au **développement de la démographie de Foug**, en facilitant l'implantation d'usines.



En 1897, **l'usine vint donc s'implanter** et, en 1899, une société était constituée. Cette société prit le nom de Société Anonyme des Carrelages et Céramiques de Foug, puis elle changea de nom pour celui de Société Decker, Mouraux et Cie.



La production du début de l'usine de carrelages, avec un four et une quarantaine d'ouvriers s'est constamment accrue jusqu'en 1914 où sept fours, occupant 250 ouvriers, produisaient deux cent soixante mille mètres carrés par an ; la direction est assurée par M. Daubray, secondé par son sous-directeur, M. Desaintfusien.

Affiche publicitaire



Avec l'arrivée de la vapeur au XIX^e siècle, les carrelages faits auparavant à la main, sont maintenant réalisés de manière industrielle et mécanisée. Les carrelages de Foug sont réalisés à base d'**argiles réfractaires**,



comme le kaolin (argile très fine blanche, rosée ou jaunâtre, provenant de la décomposition de granits et de

pegmatites ; les gisements sont principalement dans le Limousin, la Dordogne et les Pyrénées) et des argiles plastiques infusibles ou difficilement fusibles, telles que les marnes, mélange intime d'argile micacée (silicate complexe comprenant du granit) et d'argile calcaire. Ces marnes sont extraites dans toute la France à ciel ouvert. Ces produits sont mélangés très finement et cuits à vitrification avec le laitier de haut-fourneau comme fondant d'affinage.

Les argiles communiquent aux carreaux des couleurs variées, principalement jaune, brun, rouge et noir. Pour l'obtention du bleu, on ajoute un colorant chimique et, pour le blanc, on remplace les laitiers par de la porcelaine blanche. Ces carreaux sont pressés sous d'énormes presses aux formes carrée, rectangulaire, triangulaire, hexagonale, octogonale, en losange, etc. en plusieurs dimensions depuis 5x5 cm jusqu'à 20x20 cm en plusieurs épaisseurs depuis 10 mm jusqu'à 50 mm. Ce qu'on demandait à ces carrelages, c'est l'imperméabilité plus que la dureté et l'agrément du dessin, plus que la résistance à l'usure.

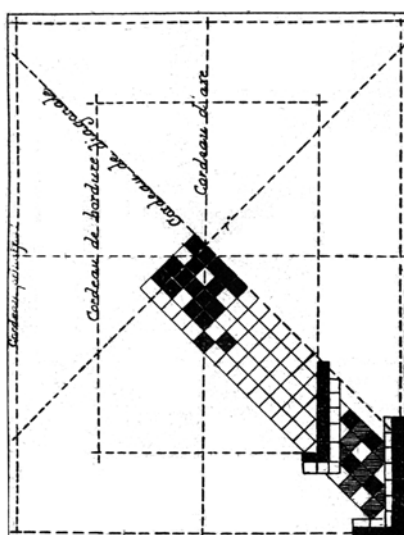
Pour le processus de fabrication, les argiles diversement colorées, sont entreposées sous des hangars où elles subissent un premier séchage naturel. Puis elles sont transportées vers un brise-mottes qui les réduit en petits morceaux. Elles vont ensuite vers un séchoir puis vers des silos de stockage. Elles partent alors vers un broyeur, avec un premier dosage par proportions et couleurs de cuisson. Après tamisage, les parties fines sont envoyées dans des silos. La porcelaine blanche et les laitiers de provenances différentes, suivent un parcours identique, avec en plus un tri des particules métalliques pour les laitiers.



Fête costumée devant la maison du directeur.
Doc S. Berjolet

Les produits sont lavés pour éliminer les impuretés, puis les pâtes sont mélangées, avec un dosage automatique précis (52 à 55 % d'argile et 45 à 48 % de laitier ou de porcelaine). Ensuite elles sont malaxées avec 10 à 12 % d'eau. Une fois l'eau excédentaire éliminée, le malaxeur sort la pâte par une filière sous la forme de gros pains. Ceux-ci sont tranchés par des fils d'acier à la hauteur définitive du carreau. Les carreaux sont envoyés au polissage qui lisse et ébauche le relief.

Mais la barbotine n'a pas un grain assez serré et passe à la presse qui peut sortir 12 000 carrelages par jour. Le choc est très violent, comprime la masse, donne le relief et finit le lissage, puis vient le moulage mécanique. Un pourcentage est découpé en demis, quarts, triangulaires et rectangulaires pour les combinaisons de pose.



Préparation de la pose.

Des ouvriers contrôlent la qualité des carreaux qui sont ensuite envoyés au séchoir où de l'air chaud est envoyé par des conduits à travers tous les carreaux. Puis ils sont portés au four pour la cuisson, avec une chaleur qui monte progressivement de 120 à 1000 degrés durant quatre jours.

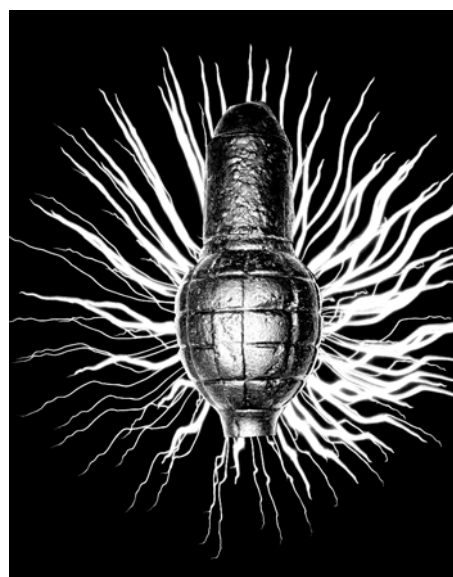
Lorsque le four se refroidit, à partir de 500 degrés, on ouvre les portes et, à partir de 150 degrés, on refroidit par des ventilateurs. Les produits sont ensuite envoyés au séchoir final avec une chaleur progressive. Ce séchage dure de 3 à 5 semaines. Les carreaux les plus épais sont placés en bas du four et les plus fins en haut, sur une hauteur de 3 à 5 mètres soit 50 à 80 tonnes.

Les carreaux sont ensuite envoyés au magasin et les expéditions se font par chemin de fer ou par voie fluviale. Le tonnage de matières premières et marchandises transportées dépassait 20 000 tonnes. La guerre de 1914 a arrêté cette progression. Alors, les « Carrelages » se muèrent en usine pour la défense nationale, auxiliaire des Fonderies de Foug. C'est de là que sortirent les fameuses grenades Citron Foug.

Foug. - Usine du Carrelage (Prise du Canal).



La guerre de 1914 a arrêté cette progression. Alors, les « Carrelages » se muèrent en usine pour la défense nationale, auxiliaire des Fonderies de Foug. C'est de là que sortirent les fameuses grenades Citron Foug.

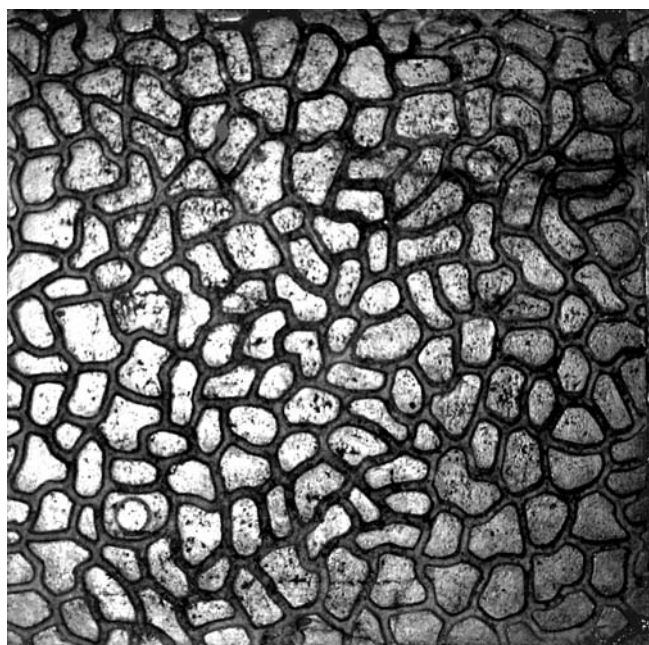


Fin 1918, la fabrication a été reprise à l'usine de carrelages, mais à production réduite. Le nombre d'ouvriers n'arrivait qu'à une centaine. La société s'est efforcée de loger son personnel par l'acquisition de maisons et la construction de cités ouvrières au quartier des Sources : les Cités des Carrelages.



L'usine de carrelages ferma ses portes en 1935, concurrencée par les grès vitrifiés venus d'Italie. On trouve encore aujourd'hui ces carrelages, dans la mairie, l'église, la gare, ainsi que dans plusieurs maisons de la localité.

Vendue, l'usine a été rachetée par les Fonderies, qui y installèrent, en 1960, la société pour la fabrication d'objets moulés (SOFOM) qui produisait de la canalisation en PVC. Elle ferma ses portes en 1975 lors de la crise pétrolière. La Fonderie a étendu ses services dans cet espace devenu disponible.



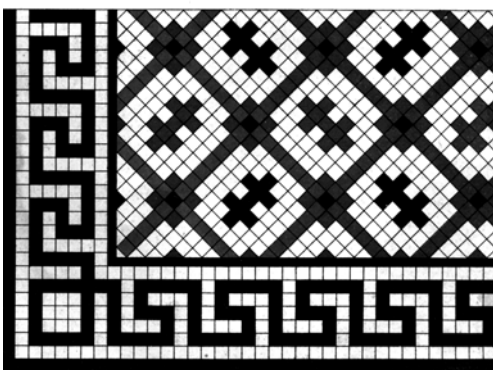
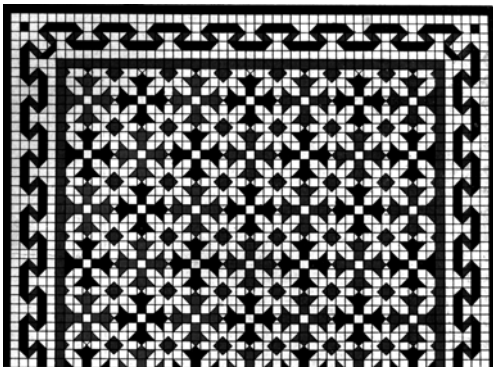
Carrelage : exemple de recto



Carrelage : exemple de marque au verso



Exemple de marque au verso :
Fabrique de Carrelages de Foug,
V. Decker, Mouraux et Cie.



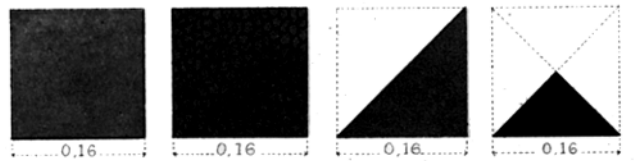
Exemples de décors avec ces carrelages :
on trouve ce décor dans l'église de Foug

EXEMPLES DE FORMES ET DIMENSIONS

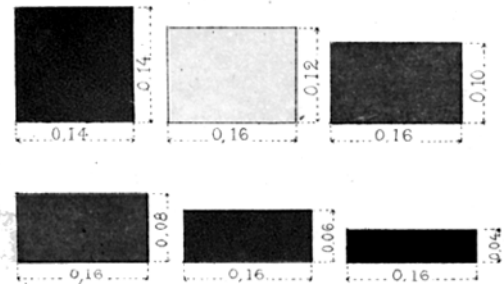
CARREAUX 200/200



CARREAUX UNIS ET ROMANS 160/160 ET 140/140

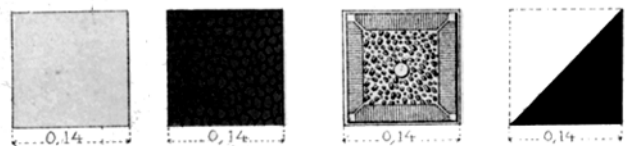


FRISES DE 4, 6, 8, 10, 12 ET 14 % DE LARGEUR



TOMETTES DE 140/140

UNIES, ROMANES, BOUCHARDÉES



FRISES DE 4, 7 ET 10 %

